

Claruscuro N° 19 (Vol. 2) - 2020

Revista del Centro de Estudios sobre Diversidad Cultural

Facultad de Humanidades y Artes

Universidad Nacional de Rosario

Rosario – Argentina

E-mail: claruscuro.cedcu@gmail.com

Título: Écriture, langue et images: la naissance des hiéroglyphes

Title: Writing, language and images: the birth of hieroglyphs

Autor(es): Pascal Vernus

Fuente: *Claruscuro*, Año 19, N° 19 (Vol. 2) - Diciembre 2020, pp. 1-23.

Publicado por: [Portal de publicaciones científicas y técnicas \(PPCT\)](#) - Centro Argentino de Información Científica y Tecnológica (CAYCIT) - Consejo Nacional de Investigaciones Científicas y Técnicas (CONICET)



Claruscuro cuenta con una licencia

Creative Commons de Atribución

No Comercial Compartir igual

ISSN 2314-0542 (en línea)

Más info:

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.es>

Los autores retienen sus derechos de usar su trabajo para propósitos educacionales, públicos o privados.

Écriture, langue et images: la naissance des hiéroglyphes

*Pascal Vernus**

Resumen

Aparición y desarrollo de la capacidad simbólica. Distinción, entre los códigos gráficos producto de esta capacidad, entre “semiografías” y escritura en sentido llano. Sus manifestaciones e interrelaciones en el Egipto protodinástico. Las primeras manifestaciones de la escritura a la luz de los descubrimientos más recientes; su instrumentalización al servicio del poder: la llamada finalidad “utilitarista” y la llamada finalidad “ceremonial”.

Palabras claves: códigos gráficos; escritura; Egipto protodinástico; jeroglíficos; imágenes; semiografías; fonetismo y fonograma; recategorización; ideología de poder; performatividad.

Writing, language and images: the birth of hieroglyphs

Abstract

Appearance and development of symbolic capacity. Distinction, among the graphic codes produced by this capacity, between “semiographies” and writing in the strong sense. Their manifestations and interrelations in Protodynastic Egypt. The first attestations of writing in view of recent discoveries; its instrumentalisation in the service of power: a so-called “utilitarian” purpose and a so-called “ceremonial” purpose.

Key-Words: Graphic codes; writing; Protodynastic Egypt; hieroglyphics; images; semiographies; phonetics and phonogram; re categorization; ideology of power; performativity.

*École Pratique de Hautes Études, Francia.

E-mail: pascal.vernus@ephe.psl.eu Recibido: 23/09/2020, Aceptado: 15/10/2020

Écriture au sens fort

S'interroger sur la naissance de l'écriture hiéroglyphique de l'Égypte ancienne, sujet qui ne cesse de susciter les contributions¹, c'est s'interroger sur la notion même d'écriture. Comme souvent, l'usage a ballotté le terme entre distorsions, extensions, spécialisations métonymiques et métaphoriques. L'usage est souverain ; pas question donc d'en condamner les effets. Toutefois, il importe de définir clairement ce qu'est l'écriture au sens fort et ce en quoi elle se distingue d'autres productions, qualitativement différentes mais auxquelles le même terme « écriture » est appliqué par extension, dans une acception plus large. Au sens fort, l'écriture désigne un système de symboles graphiques capable d'encoder théoriquement n'importe quel énoncé linguistique, et donc, de transposer sa matérialité phonique en matérialité visuelle (ou tactile dans le cas du Braille). Elle repose sur une propriété fondamentale, reflet de la propriété fondamentale du langage, celle de pouvoir reproduire théoriquement l'**infinité des messages** possibles linguistiquement avec un **répertoire fini**, donc à la mesure des capacités cognitives de l'homme (Vernus 2020).

On la peut définir ainsi :

- Une écriture transpose un énoncé linguistique défini², constitué de séquences de sons, en un texte défini, constitué de séquences de signes graphiques.
- Une écriture implique une relation bi-univoque entre chaque signe graphique ou chaque séquence de signes constituant le texte et chaque son ou chaque séquence de sons constituant l'énoncé.
- Une écriture a potentiellement – j'insiste sur « potentiellement » – les capacités de transposer un nombre illimité d'énoncés avec un nombre limité de signes.
- Cette capacité repose sur la mise en oeuvre de « phonogrammes », c'est-à-dire de signes à valeur phonétique (Morenz 2002 ; 2013 : 23) par recours au principe du rébus (Vernus 2018). En effet, les

1. Bibliographie dans Vernus (2016 : 106) ; y ajouter désormais Graff (2013) ; Moreno-García (2016) ; Contardi (2016).

2. Bien entendu, il y a toujours une part de déficit et d'excès entre un énoncé linguistique et sa transcription. Cela posé, en principe demeure une correspondance fixe entre les éléments de l'un et les éléments de l'autre si bien qu'en principe à un texte écrit ne correspond qu'un seul énoncé, sauf cas particuliers d'amphibologie ou d'allogotographie, telle celle perceptible dans certains groupement de signes en cunéiformes ou en écriture japonaise.

phonogrammes codent les unités distinctives ultimes en lesquelles se décompose un énoncé. Ces unités distinctives étant en nombre limité, les phonogrammes sont en nombre limité, ce qui permet de réduire à des proportions raisonnables le répertoire de signes nécessaires, et donc d'éviter d'avoir à en créer un nombre illimité pour prendre en charge le nombre illimité de messages potentiels.

La capacité symbolique illustrée dès le Paléolithique

Cela posé, l'écriture au sens fort participe d'un phénomène cognitif bien plus large, et dont elle n'est qu'une application particulière et très sophistiquée : la capacité symbolique. De récentes recherches supposent cette capacité déjà manifeste plus de cent mille ans BP dans des objets, des artefacts et dans leur organisation (von Petzinger 2014 : 37). En tout cas, il est désormais acquis que dès le Paléolithique Supérieur, les hommes étaient également capables d'expressions symboliques à travers des signes gravés, incisés ou peints. Lesquels pouvaient s'organiser en systèmes codant des informations, qu'ils fussent réduits au minimum, ou développés en associations syntagmatiques, simples, complexes voire très élaborées. A *minima*, la manière même dont sont données à voir les figures animalières³ des grottes décorées – certaines de celles de la Grotte Chauvet sont antérieures à 30000, voire 35000 BP – suggèrent qu'elles sont le produit d'une pensée symbolique, loin d'être de simples représentations de leurs référents pour eux-mêmes : « les animaux sont recomposés, réassociés et repensés de manière culturelle » (Paillet 2016) ; « L'art figuratif est sélectif : en fait, l'image d'un animal ou d'un homme, est empruntée à la nature pour être transformée en signe » (Vialou 2007). Mais plus encore, le décor des grottes comportent aussi nombre d'objets graphiques qu'il faut bien appeler « signes » et qui ont été bel bien reconnus comme tels depuis longtemps. Ce sont, d'une part, des mains positives et négatives avec parfois des variations selon la position des doigts, et, d'autre part, des ponctuations, croix, hachures, triangles publiens (?), etc., mais aussi des configurations bien plus complexes (Von Petzinger 2016). Ils peuvent être associées aux figures animalières, et/ou structurer la topographie de la grotte.

3. Des figures humaines sont attestées, mais elles sont plus rares.

Les expressions symboliques monumentales du XI^e et Xe millénaire avant J.-C. récemment découvertes au Proche Orient à Göbekli Tepe à Nevali Cori (Morenz 2013a : chapter II) ne constituent donc pas vraiment une innovation radicale dans l'histoire de la cognition humaine ; elles ne sont que le prolongement de pratiques plus anciennes. De même, la fixation de messages symbolique sur des supports aisément maniables et transportables, tels les plaquettes de Jerf el Ahmar (Stordeur et Lebreton 2008), et qui sont des indices de leur autonomie par rapport aux éditions monumentales, ont déjà des prédécesseurs dans le Paléolithique aux environs de 14500 BP et de 12000 BP, comme le montrent les trouvailles du Rocher de l'Impératrice (Naudinot et alii 2017) et d'Angoulême.

Les sémiographies et leurs limites par rapport à l'écriture

Il faut donc désormais aborder le problème de la naissance de l'écriture en Égypte, au IV^e millénaire avant notre ère en étant bien conscients que la diffusion d'informations diverses à l'aide de signes graphiques, organisés en systèmes plus ou moins complexes était depuis longtemps bien maîtrisée. Au demeurant, ces systèmes ont récemment attiré l'attention dans leur globalité en tant que phénomène cognitif transculturel (Andrassy Budka et Kammerzell 2009 ; Haring et Kaper 2009 ; Budka, Kammerzell et Rzepka 2015). Il est commode de les dénommer « sémiographies » par référence au sens large du grec « graphein » « apposer une trace » (Schaer 2012 : 31). D'autres, suivant une tradition propre à l'Université de Chicago, parlent de « semasiographies » (Woods 2010 : 18). D'autres encore ont proposé « systems of graphic information processing (SGIP) » (Kammerzell 2009). Précisons qu'indications métrologiques et numériques (Chrisomalis 2009 ; Woods 2010 : 40) relèvent de la sémiographie ainsi entendue. En tout cas, pour surabondant que soit l'usage de sémiographies pour véhiculer de l'information dans notre monde moderne – leur inventaire serait démesuré – il n'en est pas l'apanage.

De fait, en Égypte, durant la Période Protodynastique se laissent répertorier diverses sémiographies investissant différents supports : ostraca, sceaux et scellés, vases, étiquettes, mobiliers et objets de luxe et/ou cérémoniels, artefacts monumentaux (statues), graffiti et représentations pariétales. Qui plus est, différentes sémiographies peuvent co-exister sur le même support, et différents supports peuvent être investis par une même

sémiographie. Pour clarifier la situation, un point crucial. Ces sémiographies se distinguent de l'écriture au sens fort du terme, bien qu'elles partagent avec elle la propriété de diffuser de l'information à l'aide de symboles graphiques, en ce qu'elles sont incapables de véhiculer l'infinité des énoncés linguistiques possibles, faute de pouvoir les décomposer systématiquement en un nombre fini de phonèmes.

Toutefois, une certaine tradition anglo-saxonne tend à utiliser le terme « writing » pour l'une et les autres, s'agissant de l'Égypte protodynastique (par exemple Walters et alii. 2018). Avantage : une plus grande souplesse d'utilisation. Inconvénient : un flou conceptuel qui peut être préjudiciable à une appréciation rigoureuse. J.Baines (2010 : 136), qui participe de cette tradition, la justifie de la manière suivante :

«To adopt a tighter definition that relates writing primarily or exclusively to an extensive encoding of language is to impose a perspective from a later phase in its evolution ».

Sémiographies et écriture : porosité et re catégorisation des signes

Cela posé, sémiographies et écriture au sens propre, loin de s'exclure ou de se succéder comme le postulerait un évolutionisme naïf, co-existent et demeurent l'une aux autres poreuses, en vertu de phénomènes de re catégorisation. L'écriture accueille volontiers des symboles mis en oeuvre par ailleurs dans les sémiographies – ainsi, entre autres, les marques de potier (Graff 2013 : 38), les sceaux et scellés, les objets cérémoniels – en raison de leur appartenance à un univers culturel commun. Les emblèmes et enseignes, les icônes culturelles ou sacrées ont une particulière vocation à passer dans l'écriture dans la mesure où la religion et l'idéologie tiennent une grande place dans les productions textuelles et que leurs discours sont naturellement enclins à les mettre en oeuvre. De fait, nombre d'entre eux, tout en demeurant parallèlement éléments de sémiographies, ont été accueillis dans le répertoire hiéroglyphique. Cette re catégorisation est facilitée par le fait que les noms propres comptent parmi les premiers éléments à être passibles de l'écriture (Vernus 1998). Or, comme beaucoup sont théophores, l'emblème de la divinité évoquée est reçu comme logogramme. Ainsi en est-il de l'emblème de la déesse Neith, présent comme logogramme dans le nom de détenteurs ou détentrices du pouvoir de la Période Protothinite, Ny-neith (voir ci-dessous) et Hetepneith (Vernus 2016 : 110). Un cas topique

de passage dans l'écriture d'un emblème est fourni par le *serekh*. Cette représentation de la façade du palais est originellement un emblème du pouvoir, participant de la « koiné culturelle » manifeste dans l'Égypte du IV^{ème} millénaire avant J.-C. (Moreno García 2013 : 188-9; id. 2016 : 159). Puis, son espace intérieur, correspondant sans doute symboliquement à la fenêtre d'apparition du souverain, est investi par un emblème, puis par un ou plusieurs signes visant à actualiser celui qui exerce le pouvoir en le nommant ; il finit par être reçu dans le répertoire des hiéroglyphes standards (Vernus 2011).

Inversement, les sémiographies empruntent à l'écriture. Un magnifique exemple de signes d'écriture re catégorisés dans une sémiographie est illustré par le système d'identification des artisans travaillant à la tombe royale, récemment élucidé par B. Haring (2018). Certains signes ou groupes de signes du système hiéroglyphique standard sont transposés en tant que marques dans une codification vouée à identifier les personnes impliquées sans passer par la graphie de leurs noms selon le système d'écriture classique. Certes, le procédé date de l'Époque Ramesside, mais sa valeur informative n'en demeure pas moins très prégnante. Et il n'est pas exclu que dès la Période Protothinite, des hiéroglyphes participant d'un système d'écriture sous-jacent, déjà en partie constitué, aient été re catégorisés comme élément de sémiographie. C'est ce que suggère, par exemple, le signe  sur des scellés de Iry-Hor (Müller 2012 : 22-23). A partir de sa valeur phonétique *nbi*, par rébus sur l'homophone *nbi* « nager », il aurait été re catégorisé comme élément de sémiographie, emblème d'une fonction peut-être relevant de la gestion du vin. Ainsi pourrait-on concilier les thèses de ceux qui y voient l'indice d'une écriture au sens fort et ceux qui s'y refusent. La re catégorisation du groupe hiéroglyphique  *snw* dans une sémiographie propre aux vases à la Première Dynastie (Engel 2015 : 62-63 ; Vernus 2016 : 116) fournirait un parallèle.

Nouvelles avancées dans l'étude des sémiographies protodynastiques

Des découvertes récentes ont enrichi le répertoire des sémiographies de l'Égypte protodynastique. Aux marques sur poterie est désormais dédié un site informatique (van den Brink 2011), et, à le consulter, on constate la vigueur de la recherche qu'elles suscitent. La tendance est à bien prendre en considération leur diversité et à chercher des points de comparaison dans les

données de l'Époque pharaonique. Et avec des résultats fort dignes d'intérêt, comme l'heureuse déduction de P. Andrassy (2015) à partir des archives de Gébélein de la IVe dynastie. Selon elle, une marque identique au hiéroglyphe , et appliquée avant cuisson d'un pot, indiquait que la série dont il faisait partie avait été contrôlée et jugée passible de la phase suivante dans la chaîne opératoire. Il n'est pas interdit, sans spéculer outrancièrement, qu'elle avait pour origine une ré-catégorisation du hiéroglyphe en tant que sigle ou marque purement sémiographique, ré-catégorisation, fondée sur le fait qu'il sert à écrire le radical *mr* « aimer, apprécier ». Or, cette marque est attestée à la Période Protodynastique. Bien sûr, rien ne permet de postuler qu'elle avait alors la signification et la même utilisation. Néanmoins, le rapprochement ouvre une piste.

Par ailleurs, les fouilles enrichissent chaque année de nombreux documents porteurs d'information soit par leur accumulation, soit individuellement. Citons, entre autres, cet ostracon de Hiérakonpolis qui porte un motif incisé sur chaque face. Il pourrait fonctionner comme reçu d'une transaction (Baba, Van Neer et de Cupere 2017 : 14 et 29). Il est peu spectaculaire mais important par sa date, Naqada IIB-C., combinée au fait qu'il suggère l'investissement par des codes symboliques d'artefacts servant à la gestion. Ainsi vient-il s'inviter dans une problématique naguère initiée par D. Schmandt-Besserat (2008). Par delà les critiques qu'elle a reçues, demeure le grand intérêt des jetons, sphères, disques, cônes, etc., sur lesquels elle a travaillé, en tant qu'ils servaient à la comptabilité et à la gestion. Il n'est pas sûr que l'archéologie égyptienne ait toujours dans le passé fait grand cas de ce genre d'artefacts. Heureusement, les temps changent, et des fouilles récentes semblent en avoir identifié à Hiérakonpolis et à Naqada (Di Pietro 2017 : 152).

Beaucoup plus spectaculaire, en revanche, ce tableau inscrit sur une paroi rocheuse du désert occidental de Haute Égypte, et que son découvreur date de 3250 avant J.-C. (Darnell 2017). Il montre de manière ostentatoire par ses dimensions (hauteur des signes 50 cm et plus), de droite à gauche, un bucrane sur un poteau très court, un serpent, probablement un cobra, deux cigognes « jabiru » qui se tournent le dos, et entre lesquelles se tient un ibis-chauve. Il est clair qu'il s'agit d'un message complexe. Même si on ne peut l'interpréter totalement, il met en œuvre des symboles bien connus à l'Époque Dynastique, ce qui ne signifie évidemment pas que leurs valeurs soient demeurées identiques. Toutefois, sans faire preuve de spéculation excessive, on ne manquera pas de souligner que les deux jabirus qui se tournent le dos évoquent irrésistiblement la manière dont à

l'Époque historique, le trajet diurne du soleil est délimité par deux animaux – taureaux, lions, ânes – dos à dos ou nuque à nuque. Quant à l'ibis-chauve, la notion de transfiguration qu'il véhicule classiquement pourrait ici être convoquée sans trop d'impertinence, s'agissant d'un astre qui passe de l'invisibilité à la lumière (Jansen-Wikeln 1996). Quoi qu'il en soit, ce tableau n'est probablement pas le produit d'une écriture au sens propre, mais une sémiographie très élaborée et dont la signification repose, d'une part sur les référents des signes et sur leurs orientations et dimensionnements respectifs – propriétés cardinales de l'image – et, d'autre part, sur leur concaténation linéaire – propriété cardinale du langage. Par ailleurs, les très grandes dimensions de ce tableau indiquent une volonté évidente d'ostentation : le message idéologique qu'il véhicule est pour ainsi dire imposé aux regards des contemporains et de leurs successeurs *hopefully* pour l'éternité.

Ré évaluation récente des données de la tombe U-j

J. Darnell a souligné l'apparemment paléographique entre les signes du tableau et ceux incisés sur les étiquettes de la célèbre tombe U-j d'Abydos (environ 3300-3250 avant J.-C.), originellement attachées par une cordelette à des récipients contenant des produits. Soit dit en passant, ils ne sont pas sans analogie morphologique avec les étiquettes d'argile de la période d'Uruk IV (e.g. Woods 2010 : 71-73, n° 41-43), porteuses de signes très souvent figuratifs⁴. On sait que leur inventeur, G. Dreyer, y avait cru discerner une écriture au sens fort, et non une simple sémiographie, dans la mesure où il attribuait une valeur purement phonétique à certains signes (Dreyer 2008 : 2015). Sa thèse fut d'abord largement reçue au point de passer dans la doxa, quitte à subir quelques corrections de détail (bibliographie dans Vernus 2011 : 52, n. 71). Elle fut intégrée dans une vision synthétique du Prédynastique (Josephon et Dreyer 2015). Certaines publications de portée générale la tinrent pour acquise, Cependant, s'est peu à peu élaborée une réflexion critique qui tend à la remettre en cause. Certes, plusieurs des signes mis en oeuvre correspondent aux hiéroglyphes du système classique. Certes,

4. La perforation est opérée sur la longueur en Mésopotamie, mais la perforation traverse les faces inscrites en Égypte. On insistera aussi sur la différence de matériaux, de technique et de soins : argile en Mésopotamie, incision sur os remplie de pâte colorée, en Égypte. Clairement des artefacts à fin purement utilitaire (Mésopotamie) s'opposent à des artefacts de prestige, porteurs d'une intention magico-funéraire (Égypte), voir ci-dessous.

on perçoit dans le calibrage des signes, dans un certain souci d'investir l'espace harmonieusement, dans ce qui semble des contraintes d'orientation, dans l'existence d'une combinatoire – les étiquettes peuvent comporter un ou plusieurs signes – quelque chose de l'écriture hiéroglyphiques de l'époque pharaonique. Mais un examen minutieux incite à jeter le doute sur les quelques cas interprétés en ce sens. Ainsi, associé au signe de l'arbre indiquant possiblement une plantation, le groupe,  qui combine le signe de l'éléphant au signe du désert, avait été interprété par G. Dreyer comme une graphie du nom d'Abydos constituée de deux phonogrammes. Cette interprétation fut corrigée en considérant le groupe comme une graphie du nom d'Éléphantine, constituée d'un idéogramme suivi d'un déterminatif, ce qui recouperait alors une des graphies connues du nom de la ville à l'époque pharaonique (Kahl 2001 : 118 ; Mac Arthur 2010 : 120). Cette correction, loin de ruiner la thèse de G. Dreyer, semblait donc la renforcer. Toutefois, le groupe est attesté sur un graffito au-dessus de barques évoquant un cérémonie royale (Darnell 2013 : 125), comme enseigne d'un bateau sur une poignée de couteau votif, dans série de symboles dont certains explicitement en tant qu'enseignes sur un colosse de Coptos (Bacque Manzano 2002 : 37-38), etc. , autant de contextes qui rendent bien peu plausible son interprétation comme produit d'une écriture au sens fort. Qui plus est, sur les étiquettes de la tombe U-j, et aussi dans des sémiographies du Protodynastique comme celle d'un colosse de Coptos mentionné ci-dessus (Bacque Manzano 2002 : 38-39), le même signe du désert apparaît combiné à d'autres animaux – lion, taureau , jabiru – ce qui suggère que ce genre de groupement est un motif emblématique. Par ailleurs, postuler que dans le groupe  attesté sur une des étiquettes, le signe  soit un phonogramme à valeur *d* explicitant la lecture *dw* du signe  n'est guère convaincant. Certes, il existe un cas indiscutable de phonogramme explicitant partiellement la lecture d'un idéogramme précédent : dans le groupe  *thnw* « libyens » d'une poignée de Nârmer, le signe  explicite la lecture *thnw*⁵. Mais l'explicitation partielle par un phonogramme **précédant** l'idéogramme n'est guère attendue. Qui plus est, l'alternance entre  et  sur les étiquettes laissent penser que  n'est probablement qu'une variante de  et jette le doute sur la lecture *dw*. Sans entrer plus avant dans une discussion détaillée de la thèse de G. Dreyer, que la tombe U-j montre les premiers exemples d'un système d'écriture pleinement constitué est désormais battu en brèche, et

5. L'utilisation du signe  comme complément phonétique est particulièrement bien assuré avant l'Époque pharaonique, voir Vernus (2016 : 122) et Brovanski (2016 : 83).

plusieurs auteurs sont enclins à y reconnaître une sémiographie développée, certes, mais seulement une **proto-écriture**, au mieux (Kammerzell 2009 ; Stauder 2010 : 141 ; Vernus 2016 : 117-119, §§ 27-28). Elle noterait l'origine ou la nature des produits étiquetés à l'aide des symboles ou combinaisons de symboles analogues, ce qui ne signifie pas identique, à ce qu'on trouve sur certains vases ou certains sceaux et scellés du Protodynastique.

Premières attestations assurées de l'écriture au Protodynastique

Dès lors, les premières attestations assurées d'une écriture au sens fort ne sont guère plus anciennes que la dernière phase du Protodynastique, illustrée par les détenteurs de pouvoir, Ny-Neith, Iry-Hor, Ka (ou Sekhen), Nârmer, parfois classés comme faisant partie, voire constituant une « Dynastie Zéro », terme à prendre avec précaution. Cependant, les fouilles de la nécropole archaïque d'Abydos ont révélé, malgré les destructions infligées par les pillages, un lien entre les trois derniers de ces détenteurs de pouvoir à tout le moins. Or, c'est à eux associés qu'on rencontre les premiers exemples assurés d'utilisation de phonogrammes. Ainsi la graphie $\text{𓂏} \text{jp}$ « imputation » sur des vases de Ka (ou Sekhen) (Vernus 2016 : 123) met indubitablement en jeu deux phonogrammes unilitères ou signes « alphabétiques » dans le jargon égyptologique. De même les noms de Ny-Neith et de Nârmer (Vernus 2011 : 34-37)⁶ ont quelque chance de mettre en oeuvre respectivement un phonogramme unilitère *n* et un phonogramme bilitère (ou trilitère) *mr* (ou *mhr*).

Ce faisceau d'indications a été récemment accru, entre autres, par une série de graffiti relevés au Ouâdi Almeyra dans le sud du Sinaï et évoquant des souverains et des pharaons du Protodynastique à la IIe dynastie. L'un d'eux représente une barque, très souvent associée à la souveraineté, avec le nom de Iry-Hor, surmonté d'un groupe à lire quasi certainement le « Mur-blanc », nom de Memphis (Tallet 2012 : 385), dans une graphie combinant un signe en fonction de logogramme 𓂏 et un signe en fonction de phonogramme 𓂏 , fondé sur un rébus (le signe de la massue 𓂏 pour l'homophone hd « être blanc »). On peut discuter longuement sur le nom Iry-Hor, qui pourrait être un nom propre (Bégon 2018), mais aussi un titre

6. Une autre lecture – bien peu convaincante – du nom de ce souverain a été proposée par Pätznick (2015).

porté par un régent (« le préposé à Horus »?), car il n'est jamais écrit à l'intérieur du *serekh*. En tout cas, déjà à son époque, on savait utiliser des hiéroglyphes à valeur phonétique, et, donc, était déjà en place un système d'écriture sous-jacent, fût-il embryonnaire.

A ces nouvelles données s'ajoute le tableau pariétal complexe de Nag el Hamdulab (Darnell 2015 : 22, fig. 5 ; Darnell, Hendrickx et Gatto 2017), illustrant les manifestations cérémonielles du pouvoir avec une légende associée à une représentation ; il pourrait s'agir du titre de la cérémonie représentée, mais la lecture et l'interprétation demeurent très hypothétiques.

Une écriture consubstantiellement figurative

Les données actuellement disponibles montrent que dès ses premières manifestations, l'écriture est constituée de hiéroglyphes fondamentalement figuratifs (Vernus 2019). Un document célèbre, la palette dite « du tribut libyen » (Caire CG 14238 ; Terrace et Fischer 1970 : 21-24) donne un magnifique exemple du lien quasi ombilical entre image et écriture dans ses primes manifestations : dans le dernier registre de ce qui pourrait être le recto, un bosquet représenté de manière purement iconographique par huit arbres (Bardinet 2008 : 62-68) est suivi d'un groupe de deux signes conjoints \perp , dont l'interprétation en tant que combinaison d'un idéogramme à un déterminatif fait depuis longtemps consensus. Bien plus, Ed. Brovarski (2016 : 86 et 89, fig. 6) a plausiblement suggéré de restaurer le même groupe devant un prisonnier sur la palette dite « de la bataille ». Alors, la légende serait là encore intégrée à la représentation à laquelle elle est annexée, ne s'en distinguant que par ses moindres dimensions selon un principe cardinal de l'art égyptien classique, ou le calibrage vient opérer le départ entre image proprement dite et image au second degré en tant qu'elle est promue hiéroglyphe.

Certes, des tracés à tendance tachygraphique ont été notés dans les *dipinti* dès les Période Protothinite (Regulski 2010) ; encore faut-il prendre bien garde qu'il n'y a pas corrélation systématique entre cette technique et cette tendance. Tous les *dipinti* n'impliquent pas nécessairement la simplification et la cursivité attendues pour des tachygraphies, mais peuvent mettre en oeuvre une grande richesse de détail (Stauder 2010 : 138). Si l'écriture est étroitement associée à l'image, c'est sans doute en partie parce que sa création a bénéficié d'un héritage culturel prédynastique où l'iconographie en général tient une bonne place (Graff 2016), au point qu'elle se manifeste

parfois dans des compositions évoquant apparemment des hiéroglyphes standards, bien qu'ils n'en soient pas en réalité. Significatif en ce sens le cas des emblèmes représentant le symbole de l'eau dans un cadre, et gravés à plusieurs endroits du désert occidental. Ils évoquent à s'y méprendre des signes de l'écriture pharaonique. Pourtant « These emblems probably do not represent an Egyptian hieroglyph but rather some kind of symbol used by native populations » (Moreno García 2013 : 189).

Par delà la figurativité des hiéroglyphes, l'analyse de leurs premières manifestations, fussent-elles pour ainsi dire des bribes, montre qu'ils étaient organisés en un système d'écriture fondé déjà sur les trois catégories fonctionnelles classiques : les logogrammes et idéogrammes, les phonogrammes, les déterminatifs ou classificateurs (Kahl 2001 ; Jimenez Serrano 2007 ; Vernus 2011 : 46). Les phonogrammes pouvaient être utilisés soit à pleine valeur, soit comme complément phonétique pour expliciter un signe précédent, Si j'ai parlé de « bribes », c'est que l'écriture demeure limitée à des énoncés-titres, c'est-à-dire des énoncés qui n'établissent pas par à eux-seuls une prédication, mais exigent un contexte – une image ou le support lui-même – pour compléter leur signification.

Écriture et pouvoir

Les nouvelles données sur l'apparition de l'écriture dans la Vallée du Nil incitent à évoquer le vieux problème du rapport entre écriture et pouvoir. L'étroitesse de leur lien est manifeste ; elle a été maintes fois théorisée, et nul ne saurait sérieusement la nier dans une perspective générale, tout en se gardant d'un dogmatisme rigide, car il y a des exceptions, par exemple les *tifinigah*, l'alphabet touareg (Casajus 2015). En tout cas, l'Égypte ancienne ne compte pas parmi les exceptions. Quand l'écriture au sens fort apparaît, c'est dans l'apparat du pouvoir, en tant qu'expression émanant des souverains qui précèdent immédiatement l'avènement de l'état pharaonique, étant bien entendu qu'au même moment peuvent par ailleurs être utilisées des sémiographies sans aucun lien explicite (Bréand 2015). De fait, les premières attestations assurées d'écriture sont des noms de ces proto pharaons, de régions étrangères et de peuples assujettis par eux, de régions et de cités d'Égypte, de princes et dignités mais dont le détenteur demeure anonyme, de types de production sous contrôle. À ses débuts en Égypte, l'écriture est donc bel et bien instrumentalisée par le pouvoir. Elle est un « semiotic monopoly » de l'état qui se met en place (Kelly 2006 :

30). Mais selon quel processus? Naguère avait été présentée de manière plutôt péremptoire la thèse selon laquelle ce sont toujours les nécessités « utilitarian », et non les impératifs dits « ceremonial » qui suscitaient la création de l'écriture (Postgate, Wang et Wilkinson 1995). Thèse que semblent valider les tablettes mycénienne et les plus anciennes données mésopotamiennes, mais qui ne manque pas de prêter le flanc à bien des objections et contre exemples. Entre autres, en Amérique du sud, l'empire Inca, bien qu'il s'étendît sur trois mille kilomètres, était géré sans écriture au sens fort, en recourant uniquement à une sémiographie très élaborée, il est vrai, les *quipu*⁷. Inversement, la Méso-Amérique ancienne, pourtant parcellisée en multiples cités, s'était très anciennement donné des systèmes d'écriture apparemment restreints à des usages idéologique sur des objets d'apparat et des monuments. De même, les premières attestations d'écriture en Chine vers 1300 avant J.-C, entre autres sur plastron de tortue, procèdent de pratiques de divination (Vandermersch 2009 : 14). Mais, aux époques postérieures, des textes d'une plus grande variété sont connus sur bois et bambou. Comme ce sont des matériaux très périssables, on ne saurait exclure qu'ils aient été utilisés auparavant, mais n'aient pu être mis au jour par les fouilles (Venture 2019 : 95). C'est au demeurant un argument du même genre que Postgate, Wang et Wilkinson (1995) faisaient valoir quand les données ne favorisaient par leur thèse. D'autres ont été plus nuancés en s'efforçant « to also broaden our understanding of the social context of early writing, so that in addition to recognizing its bureaucratic function, we can see it as part of a long visual and symbolic tradition rooted in religious belief and practice » (Costello 2011 : 250).

Le problème se pose pour la naissance de l'écriture en Égypte et il suscitait un long débat, comme on pouvait l'attendre (données dans Vernus 2011 : 43-45). La fonction utilitariste de l'écriture à la Période protothinite se manifeste assurément dans certains sceaux et scellés. On convoque aussi en ce sens les mentions à l'encre indiquant l'origine géographique (Haute et Basse Égypte) et de la catégorie de gestion des produits précieux contenus dans des vases au nom de Ka (ou Sekhen) (voir ci-dessus). Mais un doute

7. Même si on reconnaît de plus en plus les grandes possibilités des *quipu*, leur statut d'écriture au sens demeure fort demeure encore à démontrer, bien qu'il ait été revendiqué, à tout le moins pour ceux postérieurs à la colonisation des espagnols, donc susceptibles d'avoir été influencés par l'écriture latine (Cossins 2018). On prendra bien garde toutefois, que le fait qu'ils aient pu véhiculer des textes n'implique pas ipso facto qu'il s'agit d'une écriture. On connaît des sémiographies dont certains éléments « mnémotechniques » déclenchent automatiquement la récitation d'un texte auparavant mémorisé.

pèse sur le caractère proprement administratif de ces notations malgré les apparences (Vernus 2016 : 123-124). J.-C. Moreno Garcia (2016 : 16) observe qu'elle visent non seulement à « monitor the quantity and quality of manufactured goods » mais aussi à « enhance the values of such products through specialised procedures of packaging and labelling ». Enfin, une juste appréciation de l'état de la question incite à se départir d'une certaine naïveté dans l'interprétation des documents. Ainsi, les étiquettes inscrites, qui constituent une bonne partie du corpus des inscriptions archaïques⁸, ne sont pas intrinsèquement des manifestations de pratiques « utilitaristes » (Regulski 2008 ; Contardi 2016), lesquelles exigent rapidité d'exécution. Or, ces étiquettes, en matériau précieux, os, ivoire, bois, sont incisées et incrustées de pâte colorée, et ont requis un travail et un soin peu compatibles avec ce que nécessitent ces pratiques (Vernus 2001 : 30-31 ; Wengrow 2006 : 205-206). Tout bien pesé, et compte tenu des données disponibles, on ne saurait affirmer que les besoins d'une administration tentaculaire ait été le stimulus prépondérant dans la création de l'écriture en Égypte.

En revanche, ses emplois dits « ceremonial » sont indiscutables, encore convient-il d'explicitier ce terme commode et passe-partout, mais vague. En ce qui concerne l'Égypte protodynastique, il recouvre un usage de l'écriture – pas nécessairement le seul – en tant qu'elle concourt avec l'image, à un appareil destiné à garantir et à valoriser des produits et objets mobilisés dans les rituels funéraires – l'écriture est par là un luxe sémiotique – et destiné aussi à prolonger pour l'éternité leur efficacité, palliant donc leur labilité intrinsèque. Ainsi les étiquettes mentionnées ci-dessus.

Le terme « ceremonial » recouvre aussi un usage apparenté de l'écriture en tant qu'elle concourt avec l'image, à un appareil destiné à légitimer le souverain comme médiateur entre le cosmos et les hommes à travers une vision totalisatrice, impliquant des puissances supra-naturelles (Vernus 2011 et 2016 ; Moreno Garcia 2016 : 162), et destiné aussi à façonner les événements que traverse la société pour les fixer dans la mémoire culturelle (Assmann 2002 : 155) accessible aux hommes – ainsi les inscriptions pariétales – ou bien restreinte aux dieux – ainsi les palettes, massues et autres objets votifs voués à n'être jamais vus. L'écriture donne au normatif les vertus du performatif (Vernus 2005).

8. Une base de données les répertoriant a été établie par Piquette (2018).

Bibliographie

ANDRASSY, Petra (2015) « Pot Marks in Textual Evidence? » dans : Budka, J., Kammerzell, Fr. and Rzepka, S. (éds.), *Non-Textual Marking Systems in Ancient Egypt (and Elsewhere)*. Hambourg : Widmaier Verlag, pp. 245-253.

ANDRASSY, Petra; BUDKA, Julia et KAMMERZELL, Frank (2009) *Non-Textual Marking Systems, Writing and Pseudo Script from Prehistory to Present Times*. Göttingen : Seminar für Ägyptologie und Koptologie.

ASSMANN, Jan (2002) *La mémoire culturelle Écriture et imaginaire politique dans les civilisation antiques*. Paris : Aubier.

BABA, Masahiro; VAN NEER, Wim et DE CUPERE, Nea (2017) « Industrial Food Production Activities during the Naqada II Period at HK 11C, Hierakonpolis », dans : Midant-Reynes, B. and Tristant, S. (eds.) *Egypt at its origins 5 Proceedings of the Fifth International Conference Origin of the State. Predynastic and Early Dynastic Egypt Cairo 13th-18th April 2014*. Leuven : Peeters, pp. 3-34.

BACQUE MANZANO, Lucas (2002) « Further Arguments on the Coptos Colossi », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale* 102 : 17-61.

BAINES, John (2010) « Aesthetic culture and the emergence of writing in Egypt during Naqada III », *Archéo-Nil* 20 : 134-146.

BARDINET, Thierry (2008) *Relations économiques et pressions militaires en Méditerranée orientale et en Libye au temps des pharaons. Histoire des importations égyptiennes des résines et des conifères du Liban et de la Libye depuis la période archaïque jusqu'à l'Époque Ptolémaïque*. Paris : Cibebe.

BÉGON, Mathieu (2018) « King Iry-Hor in the southern Eastern Desert », *Göttinger Miszellen* 254 : 15-23.

BRÉAND, Gaëlle (2015) « Pot Marks on Bread Moulds in Settlement Context during Naqada III Period », dans : Budka, J., Kammerzell, Fr. et Rzepka, Sl. (éds.), *Non-Textual Marking Systems in Ancient Egypt (and Elsewhere)*. Hambourg : Widmaier Verlag, pp. 187-213.

BROVARSKI, Édouard (2016) « Reflections on the Battlefield and Libyan Booty Palettes » dans : Vandijk, J. (ed.), *Another Mouthful of Dust : Egyptological Studies in Honour of Geoffrey Thorndike Martin*. Leiden : Peeters, pp. 81-89.

BUDKA, Julia; KAMMERZELL, Frank et RZEPKA, Slawomir (eds.) (2015) *Non-Textual Marking Systems in Ancient Egypt (and Elsewhere)*. Hambourg : Widmaier Verlag.

CASAJUS, Dominique (2015) *L'alphabet Touareg Histoire d'un vieil alphabet africain*. Paris : CNRS.

CHRISOMALIS, Stephen (2009) « The origins and co-evolution of literacy and numeracy », dans : Olson, D.R. and Torrnanee, N. (éds.), *The Cambridge Handbook of Literacy*. Cambridge : Cambridge University Press, pp. 59-74.

CONTARDI, Frederico (2016) « The Emergence of Writing and the Construction of Cultural Memory in Egypt » dans : Nadali, D. (ed.) *Envisioning the Past Through Memories How Memory shaped Ancient Near Eastern Societies cultural Memory and History in Antiquity*. Londres : Bloomsbury, pp. 21-36.

COSSINS, Daniel (2018) “We thought the Incas couldn't write. These knots change everything”, dans : <https://www.newscientist.com/article/mg23931972-600-we-thought-the-incas-couldnt-write-these-knots-change-everything/#ixzz6a5Yw2Sf3>.

COSTELLO, Sarah Kielt (2011) « Image, Memory and Ritual : Reviewing the Antecedents of Writing », *Cambridge Archaeological Journal* 21 : 247-262.

DARNELL, John (2013) *Theban Desert Road Survey II The Rock Shrine of Pahu, Gebel Akhenaton, and other Rock Inscriptions from the Western Hinterland of Qamûla Theban Desert Road*. New Haven : Yale Egyptological Institute.

DARNELL, John C. (2015) « The Early Hieroglyphic Annotation in the Nag el-Hamdulab Rock Art Tableaux, and the Following of Horus in the Northwest Hinterland of Aswan », *Archéo-Nil* 25 : 19-43.

DARNELL, John C. (2017) « The Early hieroglyphic inscription at el Khawi », *Archéo-Nil* 27 : 49-64.

DARNELL, John C., HENDRICKX, Stan et GATTO, Maria (2017) « Once more the Nag el-Hamdilab early hieroglyphic annotation », *Archéo-Nil* 27 : 65.

DI PIETRO, Grazia (2017) « Beyond the Bounds of domestic Life Naqada : aspects of the settlement in the Middle-Late 4th Millenium BC », dans : Midant-Reynes, B. and Tristant, Y (Éds.), *Egypt at its origins 5 Proceedings of the Fifth International Confernce Origin of the State. Predynastic and Early Dynastic Egypt Cairo 13th-18th April 2014*. Louvain : Peeters, pp. 145-163.

DREYER, Günther (1998) *Umm el-Qaab I Das prädynastische Königsgrab U-j und seine frühen Schriftzeugnisse*. Mayence : Verlag Philipp von Zabern.

DREYER, Günter (2015) « Die Erfassung und Klassifizierung der Welt durch Bild und Schrift in der ägyptischen Frühzeit », dans : Deicher, S. et Maroko, E. (éds.), *Die Liste Ordnungen von Dingen und Menschen in Ägypten*. Berlin : Kulturverlag Kadmos, pp. 29-50.

ENGEL, Eva M. (2015) « Schrift oder Marke? Ein neuer Ansatz zur Lesung der Ritzmarken der Frühzeit » dans : Amstuz, H., Dorn, A., Müller, M., Ronsdorf, M. and Uljas, S. (éds.), *Fuzzy Boundaries. Festschrift fur Antonio Loprieno*. Hambourg : Widmaier Verlag, pp. 55-70.

GRAFF, Gwenola (2013) « Signifying without writing : Graphic systems before the emergence of writing in Predynastic Egypt », *Cahiers Caribéens d'Égyptologie* 1 : 31-53.

GRAFF, Gwenola (2016) « Les racines de l'écriture hiéroglyphique Apports de l'iconographie prédynastique – Synthèse » dans : Graff, G. et Jimenez Serrano, A. (éds.), *Préhistoires de l'écriture Iconographie, pratiques*

graphiques et émergence de l'écrit dans l'Égypte prédynastique Préhistoires de la Méditerranée. Aix en Provence : Presses Universitaires de Provence, pp. 161-172.

HARING, Ben J. (2018) « Popular, but unique ? The early history of the royal necropolis workmen's marks », dans : Dorn, A. and Polis, St. (éds.) *Outside the Box Selected papers from the conference "Deir el-Medina and the Theban Necropolis in Contact" Liège, 27-29 October 2014*. Liège : Presses Universitaires de Liège, pp. 233-244.

HARING Ben J. and KAPER, Olaf E. (éds.) (2009) *Pictograms or Pseudo Script ? Non-textual identity marks in practical use in Ancient Egypt and elsewhere*. Leiden-Leuven : Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten and Peeters.

JANSEN-WINKELN, Karl (1996) «Horizont» und «Verklärten» : Zur Bedeutung der Wurzel Ax », *Studien zur Altägyptischen Kultur* 23 : 301-315.

JIMENEZ-SERRANO, Alejandro (2007) « Principles of the Oldest Egyptian Writing », *Lingua Aegyptia* 15 : 47-66.

JOSEPHON Jack A. et DREYER, Günther (2015) « Naqada Iid : The Birth of an Empire Kingship, Writing, Organized Religion », *Journal of the American Research Center in Egypt* 51 : 165-178.

KAHL, Jochem (2001) « Hieroglyphic Writing during the Fourth Millennium BC : An Analysis of Systems », *Archéo-Nil* 11 : 101-34.

KAMMERZELL, Frank (2009) « Defining Non-Textual Marking Systems, Writing, and Other Systems of Graphic Information Processing », dans : Andrassy, P.; Budka, J. et Kammerzell, F. (éds.) (2009) *Non-Textual Marking Systems, Writing and Pseudo Script from Prehistory to Present Times*. Göttingen : Seminar für Ägyptologie und Koptologie, pp. 277-308.

KELLY, John (2006) « Writing and the State : China, India and general Definitions », dans : Sanders, S. L. (éd), *Margins of Writing, origin of culture*. Chicago : Oriental Institute of the University of Chicago, pp. 15-32.

MAC ARTHUR, Elisa V. (2010) « The Conception and development of the Egyptian Writing System » dans : Woods, Chr. (éd.), *Visible Language*

Inventions of Writing in the Ancient Middle East and Beyond. Chicago : Oriental Institute of the University of Chicago, pp. 115-136.

MORENO GARCÍA, Juan Carlos (2013) « Building the Pharaonic state : Territory, elite, and power in ancient Egypt in the 3rd millennium BCE » dans : Hill, J.A. ; Jones, P. et Morales, A. J. (éds.), *Experiencing Power, Generating Authority : Cosmos, Politics, and the Ideology of Kingship in Ancient Egypt and Mesopotamia*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press, pp. 185–217.

MORENO GARCÍA, Juan Carlos (2016) « Early writing archaic states and nascent administration : ancient Egypt in context (late 4th-early 3rd millennium BC) » *Archéo-Nil* 26 : 149-169.

MORENZ, Ludwig (2002) « Die phonetisierung des Bildes und ihre Folgen. Ein Modell für die Entstehung der ägyptischen Schrift », *Saeculum* 53 : 175-192.

MORENZ, Ludwig (2013) *Kultur und medienschichtliche Essays zu einer Archäologie der Schrift Von den frühneolithischen Zeichensystemen bis zu den früher Schriftsystem in Ägypten und den Vorderen Orient in Kultur*. Berlin : EB Verlag.

MÜLLER, Vera (2012) « Do seal impressions prove a change in the administration during the reign of king Den? » dans : Regulski, I. ; Duistermaat, K. et Verkinderen, P (éds.), *Seals and sealing practices in the Near East Developments in Administration and Magic from Prehistory to the Islamic Period Proceedings of an International Workshop at the Netherlands-Flemish Institute in Cairo on December 2-3, 2009*. Louvain : Peeters, pp. 17-32.

NAUDINOT, Nicolas et alii (2017) « Divergence in the evolution of Paleolithic symbolic and technological systems : The shining bull and engraved tablets of Rocher de l'Impératrice », *PLoS ONE* 12(3) : e0173037. <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0173037>.

PAILLET, Patrick (2016) « Art et comportements symboliques au Paléolithique : quelques points de vue actuels », dans : Gagnepain J. (éd.),

Actes du Colloque “ La Préhistoire de l’Europe occidentale : un bilan des connaissances à l’aube du 3ème millénaire ”, Quinson : Musée de Préhistoire des Gorges du Verdon/Département des Alpes de Haute-Provence, pp.87-101.

PÄTZNICK, Jean-Pierre (2015) « Ab Hor, le “Désiré d’Horus” et le poisson silure électrique tacheté » dans : Massiera, M.; Mathieu, B. et Rouffet, Fr. (éds.), *Apprivoiser le sauvage. Taming the Wild*. Montpellier : CENIM 11, pp. 287-292.

PIQUETTE, Kathryn E. (2018) *An Archaeology of Art and Writing : Early Egyptian Labels in Context*. Cologne : University of Cologne.

POSTGATE, Nicholas; WANG, Tao et WILKINSON, Toby (1995) « The evidence for early writing : utilitarian or ceremonial », *Antiquity* 69 : 459-480.

REGULSKI, Ilona (2008) « The origin of writing in relation to the emergence of the Egyptian state » dans : Midant-Reynes, B. et Tristant, Y. (éds.) *Egypt at its Origins 2. Proceedings of the International Conference “Origin of the State. Predynastic and Early Dynastic Egypt”, Toulouse (France), 5th-8th September 2005*. Louvain : Peeters, pp. 985–1009.

REGULSKI, Ilona (2010) *A palaeographic study of early writing in Egypt*. Louvain : Peeters.

SCHAER, Roland (2012) « Écrire » dans Alleton V.; Maniaczyk, J.; Schaer, R. et Vernus, P. (éds.) *Les origines de l’Écriture*. Paris : Éditions Le Pommier, pp. 7-50.

SCHMANDT-BESSERAT, Denise (2008) *When Writing Met Art From Symbol to Story*. Austin : University of Texas Press.

STAUDER, Andreas (2010) « The earliest egyptian Writing » dans : Woods, Chr. (éd.), *Visible Language Inventions of Writing in the Ancient Middle East and Beyond*. Chicago : Oriental Institute of the University of Chicago, pp. 137-147.

STORDEUR, Danièle et LEBRETON, Maud (2008) « Figurines, pierres à rainures, ‘petits objets divers’ et manches de Murey-bet » dans : Ibanez,

J.J. (éd.), *Le site néolithique de Tell Mureybet (Syrie du Nord), en hommage à Jacques Cauvin, Vol. I*. Oxford : Archaeopress, pp. 619–43.

TALLET, Pierre et LAISNEY, Damien (2012) « Iry-Hor et Narmer au Sud-Sinaï (Ouadi Ameyra) Un complément à la chronologie des expéditions minières égyptiennes », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale* 112 : 381-398.

TERRACE, Edward L. B. et FISCHER, Henry G. (1970) *Treasures of Egyptian Art from the Cairo Museum A Centennial Exhibition 1970-71*. Londres : Museum of Fine Arts.

VAN DEN BRINK, Edwin (2011) « The international potmark workshop. Progressing from Toulouse to London in the study of Predynastic and Early Dynastic potmarks » dans : Friedman, R.F. et Fiske, P.N. (éds.), *Egypt at its Origins 3. Proceedings of the Third International Conference "Origin of the State. Predynastic and Early Dynastic Egypt", London, 27th July - 1st August 2008*. Leyden : Peeters, pp. 1007-1011.

VANDERMEERSCH, Leon (2009) « L'idéographie chinoise instrument de maillage de sens du réel », dans : Beaux, N., Pottier, B. et Grimal, N. (éds.) *Image et conception du monde dans les écritures figuratives Actes du Colloque Collège de France Académie des Inscriptions et Belles-Lettres Paris, 24-25 janvier 2008*. Paris : Inscriptions et Belles Lettres, pp. 12-43.

VENTURE, Olivier (2019) « La question de l'origine de l'écriture chinoise » dans : Campagnolle, H. et Bouchy, K., (éds.) *Écritures V Systèmes d'écriture, imaginaire letter*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, pp. 89-99.

VERNUS, Pascal (1998) « Le nom propre et son inscription dans l'Égypte pharaonique » dans : Christin A.M. (éd.), *L'écriture du nom propre*. Centre d'étude de l'écriture. Paris : Université Paris 7- Denis Diderot/CNRS, pp. 19-30.

VERNUS, Pascal (2001) « Les premières attestations de l'écriture hiéroglyphique », *Aegyptus* 81 : 13-35.

VERNUS, Pascal (2005) « L'écriture du pouvoir dans l'Égypte pharaonique Du normatif au performatif » dans : Bresson, A. ; Cocula, A.M.

et Pébarthe, Ch. (éds.) *L'écriture publique du pouvoir*. Pessac : Ausonius Editions, pp. 123-142.

VERNUS, Pascal (2011) « Naissance des hiéroglyphes et affirmation iconique du pouvoir : l'emblème du palais dans la genèse de l'écriture » dans : Vernus, P. (éd.) *Les premières cités et la naissance de l'écriture : actes du colloque du 26 septembre 2009 Musée archéologique de Nice-Cemenelum*. Arles : Actes Sud/Alphabets, pp. 27-58.

VERNUS, Pascal (2016) « La naissance de l'écriture dans l'Égypte pharaonique : une problématique revisitée » *Archéo-Nil* 26 : 105-134.

VERNUS, Pascal (2018) « Le rébus dans l'écriture hiéroglyphique de l'Égypte pharaonique : un procédé cognitif » dans : Brisset, Cl., Dumora, Fl. et Simon-Oikawa, M (éds.), *Rébus d'ici et d'ailleurs : écriture, image, signe*. Paris : Maisonneuve & Larose, pp. 45-65.

VERNUS, Pascal (2019) « Form, Layout, and Specific Potentialities of the Ancient Egyptian Hieroglyphic Script » dans : Davies, V. et Laboury, D. (éds.), *The Oxford Handbook of Egyptian Epigraphy and Paleography*. Oxford University Press : Oxford, pp. 1-21.

VERNUS, Pascal (2020) « Writing and «(restricted) semiographies », dans : Morenz, L. et Stauder, A. (éds.) *Clarifying their relationships in light of the most ancient Egyptian data*. Bonn : Niltal und Zweistromland.

VIALOU, Denis (2007) « Images préhistoriques : écriture par défaut ? » dans : *Actes du Forum international d'inscriptions, de calligraphies et d'écriture dans le monde à travers les âges Alexandrie, Égypte 24-27 avril 2003*. Alexandrie : Bibliotheca Alexandrina, pp. 25-42.

VON PETZINGER, Geneviève (2014) « A place in time : Situating Chauvet within the long chronology of symbolic behavioral development », *Journal of Human Evolution Volume 74* : 37-54.

VON PETZINGER, Geneviève (2016) *The First Signs : Unlocking the Mysteries of the World's Oldest Symbols*. New York : Simon & Schuster.

WENGROW, David (2006) *The Archaeology of early Egypt. Social Transformation in North-East Africa, 10,000 to 2650 BC*. Cambridge : Cambridge University Press.

WALTERS, Elizabeth. J. et ali (2018) « More than a marked pot? Late Predynastic evidence from Temple-Town Hierakonpolis », *Göttinger Miszellen* 255 : 163-174.

WOODS, Christopher (2010) « Introduction. Visible Language : the earliest writing Systems », dans : Woods, Chr. (éd.), *Visible Language : Inventions of Writing in the Ancient Middle East and Beyond*. Chicago : Chicago University Press, pp. 15-22.

WOODS, Christopher (éd.) (2010) *Visible Language : Inventions of Writing in the Ancient Middle East and Beyond*. Chicago : Chicago University Press.